

Dominique Borne et Jacques Scheibling, Marc Lohez
26 novembre 2002

Histoire et géographie : faut-il les pousser au divorce ?

Exceptionnellement, le Café géo recevait, Jaques Scheibling et Dominique Borne, deux anciens professeurs pour un débat sur les relations entre histoire et géographie, débat qui dépasse souvent l'intérêt du commun des mortels participant au Café mais qui n'échappe pas à tous les professeurs ayant, ici ou là, des échos des Cafés géos. Le Café de Flore est pris d'assaut ce soir, par une foule de gens, beaucoup de jeunes, étudiants et jeunes enseignants venus chercher du sens à ce mariage disciplinaire auquel ils sont confrontés.

Gilles Fumey rappelle que Pierre Gentelle souhaitait que le Café géo soit un « défouloir », vu auquel il souscrit en souhaitant, d'emblée que le débat soit animé. L'animateur oublie de présenter les deux intervenants très connus dans le monde universitaire pour la qualité de leur collection Carré Géographie et Carré Histoire chez Hachette. Pour la géographie, la collection se veut accessible à tous, utile aux étudiants (ce ne sont donc pas des essais. En Géographie, la dimension historique des territoires étudiés n'est, dans ces livres, jamais négligée.)

C'est Dominique Borne, inspecteur général d'histoire et géographie, qui prend d'abord la parole, en précisant qu'il sera difficile pour lui d'avoir des « mots » avec J. Scheibling avec lesquelles conversations amicales sur ce sujet sont anciennes. « On va commencer par l'histoire, car elle existe incontestablement avant la géographie ! Si la géographie se retourne, elle trouve derrière elle l'histoire... » Pour D. Borne, le couple histoire/géographie est né de Jules Michelet (avec son célèbre « La France est une personne »). Cette idée est déclinée depuis la III^e République et entretenue par des ouvrages comme « Le tour de la France par deux enfants » (voir la carte sur <http://aspage.chez.tiscali.fr/tdf-carte.htm>) ou par la vie des grands hommes nés sur le territoire. Vidal de La Blache écrit le premier volume de l'histoire de France de Lavisser car il faut que la France soit décrite avant de connaître son histoire. Cette alliance de l'histoire et de la géographie se retrouve aussi chez Braudel avec ses derniers ouvrages, comme L'identité de la France.

Mais, selon D. Borne, la géographie n'a pas supporté de vivre avec l'histoire. Toute l'histoire de la géographie, c'est son émancipation et sa volonté de se différencier en trouvant son propre champ scientifique. De Martonne réussit à créer l'agrégation de géographie sous Vichy. Il y eut la tentation économiste (tant de chiffres, l'impression qu'on lisait les Images économiques du monde en classe), parce que les chiffres légitimaient, peut-être, le caractère scientifique de la discipline. Il y eut ensuite la tentation néopositiviste de la recherche des lois de l'espace.

D. Borne conclut sur deux faits à retenir :

- le couple histoire/géographie est scolaire à l'origine. La géographie a tenté de s'émanciper.
- mais les historiens, en fonction de leur poids et de leur nombre sont craints par les géographes.

Jacques Scheibling, ancien professeur de khâgne au lycée Fénelon, répond en disant que D. Borne a un avantage : « il peut parler de l'historien alors que les divergences entre les

géographes sont telles qu'il est difficile de dire « la géographie ». Hérodote est à la fois le père de l'histoire et de la géographie ; ces deux disciplines sont intimement associées dès l'origine. Au 19^e siècle, l'histoire a peut-être pris le pas sur la géographie, mais la géographie se développe sur des bases scientifiques dès le XVI^e siècle.

Il faut distinguer la géographie scolaire, qui depuis la Troisième République, a la mission de former des citoyens et la géographie universitaire même si les pères de la géographie ont participé activement à la définition des programmes et rédigé des manuels scolaires. La géographie universitaire a, dès le départ, cherché à s'émanciper de l'histoire. Demangeon, par exemple, militait pour une séparation des deux disciplines alors même qu'il montrait une large culture historique dans ses écrits. De même, De Martonne qui voulait fonder la géographie comme une science naturelle. Aujourd'hui, dans la même logique, certains géographes qui cherchent dans le structuralisme les bases scientifiques de la géographie, prônent la rupture entre les deux disciplines. La géographie que je défends doit rester liée à l'histoire ».

D. Borne : « Je pratique les deux disciplines depuis longtemps. Sur le plan universitaire, il y eut des générations d'historiens qui ont été géographes comme Marc Bloch ou Georges Duby. Il me semble que passer de l'histoire du paysage et, ensuite, comprendre l'ensemble relève des mêmes démarches en histoire qu'en géographie. Marc Bloch avec l'histoire rurale ou Roger Dion et l'histoire de la vigne ont utilisé les méthodes des deux disciplines. Cette symbiose a bien fonctionné jusque dans les années soixante. Mais la fin des paysans a tué l'harmonie entre l'histoire et la géographie. F. Braudel fait partie de ce courant qui avait l'idée étrange que la géographie était ce qui ne changeait pas (sauf le temps long) alors que l'histoire changeait au fil du temps. Aujourd'hui, la géographie étudie les changements récents alors que l'histoire se tourne vers la longue durée.

P. Gentelle (CNRS) intervient joyeusement : « j'ai envie de déclencher la polémique. Il me semble qu'il est nécessaire de rappeler que le sujet de ce soir n'implique pas de se pencher uniquement sur la géographie scolaire. D. Borne dit quelque chose qui me choque : l'histoire précède la géographie. Dans la réalité, c'est faux. Avant l'histoire, il y a l'archéologie, mais aussi la géographie. Sans terre, il n'y a pas d'hommes. Donc, c'est la géographie qui précède l'histoire. En fait, il y a beaucoup de choses à dire sur l'étude historique et géographique des sociétés. Il faut savoir que la géographie bouge, alors qu'on croyait qu'elle ne bougeait pas parce qu'elle étudiait les périodes où elle ne bougeait pas ! »

J. Scheibling : « Le thème central est le rapport entre les deux disciplines, quel qu'en soit la nature (scolaire, universitaire, scientifique...) Il n'y a pas d'histoire sans géographie et vice versa. Mais il faut voir quelles relations recouvre cette association. »

D. Borne : « Je crois à la fécondité de ce couple. Si on analyse comment il fonctionne, il y a deux points semblables : 1) L'histoire et la géographie fonctionnent avec des documents et des informations. 2) L'historien et le géographe se doit de confronter, d'analyser les informations qu'il en retire. » L'une et l'autre discipline ont pour devoir de vérifier la validité des faits, puis de rédiger un texte ou une carte.

Mais l'histoire et la géographie sont également des disciplines du singulier et non du général (à la différence de la sociologie). C'est pour cela qu'elles ne doivent pas être modélisantes. Autrement, il ne peut y avoir de couple H/G. Je sais bien qu'il y a des séries, mais l'histoire et la géographie sont des sciences de l'homme, du singulier. A ce titre, elles ont bien une vocation à être ensemble.

J. Scheibling : « Je suis d'accord, la géographie n'a de sens que comme science des espaces singuliers. En fait, si les sociétés humaines s'organisent en fonction de la théorie des modèles ou selon les lois de la physique newtonienne, alors il n'est plus nécessaire de recourir à l'histoire pour expliquer les phénomènes géographiques. Je pense à ces modèles hexagonaux de Christaller qui reposent sur l'hypothèse d'un espace isotrope. Mais si un espace a des spécificités, l'objet de la géographie, ce sera de voir comment on peut expliquer ces spécificités. L'histoire rentre alors en plein dans les faisceaux d'explication de la géographie.

P. Gentelle : « L'histoire et la géographie étudient l'événement. Mais si Paul Veyne dit que l'histoire n'est qu'événement, pour moi ce n'est pas de l'histoire. C'est de la littérature. Si on attaque les géographes modélisants en se moquant du fait qu'ils s'intéressent à l'écart aux modèles, il faut remarquer que cette démarche n'est possible qu'avec un modèle déjà construit à partir de séries homogènes ! Il ne peut pas y avoir de science s'il n'y a pas de modèles, on ne peut pas revenir à la géographie discours. Et puis, vous oubliez le temps (1). Pour comprendre un fait, il faut tenir compte du temps aussi bien en archéologie qu'en climatologie. La géographie ne travaille plus sur les même temps que l'histoire. Son temps est beaucoup plus long ! »

D. Borne : « On a dit singularité, je n'ai pas dit « événement ». Il y a des historiens qui adoptent des visions très synchroniques de type géographique. Ils étudient un moment. Actuellement, dans l'enseignement secondaire, les glaciations ne sont étudiées que par les géologues en SVT. Je suis parmi ceux qui ont regretté la disparition de la géomorphologie dans le secondaire, tant elle essentielle pour comprendre le paysage. La ligne de partage des eaux, c'est parlant, émouvant et magique. On a tort d'abandonner cette géographie au bénéfice des flux, des réseaux, des pôles. On a aussi abandonné une forme de géographie culturelle : deux cartes de Lyon servent à représenter la ville dans les manuels de lycée. Une carte est traversée de flux, de flèches. L'autre localise la Croix-Rousse, Fourvière. Laquelle est la plus parlante ? Celle du site, sans doute. Peut-être les deux à la fois ? En fait, on a besoin de recréer le couple histoire/géographie. De plus, les géographes ont trop laissé la ville aux sociologues qui se sont intéressés à la morphologie urbaine. L'histoire et la géographie scolaires ont en commun d'être synthétiques qui ont besoin d'autres disciplines qui les croisent.

M. Sivignon : « Je suis géographe et je me définis comme un historien des territoires. Le couple H/G, je le vis très bien. La description de la science géographique est délicate. La modélisation est très affaiblie depuis dix ans. Les jeunes géographes s'intéressent plus à la géographie culturelle. Comment rendre compte de la façon dont nous vivons dans le monde ? La géographie tient compte des représentations culturelles des sociétés sur leur territoire. Pour le tourisme, par exemple, la géographie tient de plus en plus compte des images, des représentations données par les Guides bleus et leur évolution. Pour Jean Viard, les Maldives ont été « mises en désir ». D'autre part, nous n'allons pas nous obnubiler sur les chorèmes. Les historiens ont aussi différentes écoles d'historiens. La plupart d'entre eux travaillent avec des concepts généraux, dignes d'être des chorèmes... L'expression « despotisme éclairé » est un mot-valise indispensable aux historiens. Quand on assimile la modélisation aux chorèmes, on oublie que la géographie dite scientifique à partir de Humboldt part de la géographie générale. La méthode de Humboldt est de partir d'un élément et de revenir à d'autres cas semblables sur terre.

J. Scheibling : « Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais la question est « a-t-on besoin de l'histoire dans une démarche géographique pour établir les lois de l'espace ? Je voudrais faire

référence à Roncayolo, un autre personnage intéressant (voir le texte distribué). Comment utilise-t-il l'histoire ? Pour lui, comme il l'a montré pour Marseille, les temporalités dans l'histoire permettent d'expliquer les traits morphologiques d'une ville. La géographie n'a pas à faire à la généalogie d'un lieu. Mais la démarche du géographe, c'est d'aller chercher dans l'histoire, le moment passé qui a marqué l'espace actuel. La temporalité est le temps géographique qui se traduit dans les structures fortes du territoire. J'aimerais que les historiens aient une référence de même type à la géographie qui serait la spatialité de l'histoire.

D. Borne : « J'ai présidé un temps le CAPES et observé que les géographes tenaient à sanctionner toute démarche historique qui tenterait d'expliquer des cartes de la répartition de la population française. Il m'a semblé percevoir une intolérance très forte des géographes par rapport à l'histoire. Il me semble aussi qu'on ne peut pas faire de l'histoire, sans faire référence aux territoires. Par exemple, les travaux historiques sur les frontières sont inévitablement nourris de géographie. De plus, la géographie culturelle absorbe, par exemple, la géographie, des religions qui obligatoirement puise dans l'histoire. Si on recherche des fondements neufs pour l'alliance H/G, il y a d'abord des termes comme territoire. La géographie culturelle s'intéresse aux lieux de cultes, aux signes de religiosité sur le territoire.

J. Scheibling : « A propos de géographie culturelle, je pense que La grammaire des civilisations de Braudel était un bon programme. On y voyait les conditions naturelles plus ou moins contraignantes, la mise en place des sociétés, leur rapport au sol, au symbolique, à leurs cultures... La géographie culturelle devrait rendre compte des civilisations. Or, les géographes semblent avoir des difficultés à aborder les grands espaces comme la Méditerranée. Dans la revue fondée par Paul Claval, le grand éclectisme des sujets montre que la géographie culturelle n'a pas encore atteint sa maturité.

Mme Le Bihan : « les reines de France qui avaient accouché d'un dauphin étaient sacrées à Saint-Denis. Saint-Denis a le même site que Paris et Melun. Mais sans l'histoire, on ne peut pas comprendre la généalogie d'un territoire.

M. Carmona, sollicité par G. Fumey, parce qu'il est historien, formé à la rue d'Ulm, élève de Braudel, auteur de plusieurs ouvrages d'histoires (Marie de Médicis, Richelieu, Haussmann, Eiffel, (2) quatre biographies parues chez Fayard) est professeur de... géographie et d'urbanisme à l'université Paris-IV), explique un peu son parcours : « Après l'agrégation d'histoire et une thèse de géographie de l'aménagement, je me suis rendu compte que je n'étais pas capable de dissocier le temps et l'espace. J'ai publié sur le XVIIe siècle, période particulièrement intéressante à la géographie devient une science autonome. C'est à cette époque que les Jésuites défendent l'idée que la France est un pays d'élection divine et qu'ils théorisent le concept de « frontières naturelles ». A cette époque, la géographie est une partie essentielle de la vie politique. L'espace ne peut pas être séparé de l'histoire. A l'inverse, la géographie du territoire est le fruit d'une histoire. Il n'y a pas de déterminisme en géographie. Pourquoi Paris est devenu une capitale ? Orléans aurait bien pu faire l'affaire... Je voudrais aborder un autre point du débat : il me semble que les systèmes ou modèles aident à comprendre certaines choses. Le modèle a sa vertu.

Dernier point : je travaillais avec Braudel et je suis passé à la géographie. Il y avait chez Braudel un dépit amoureux au sujet de la géographie. Car il pensait qu'il fallait rechercher pourquoi à tel endroit il y avait un foyer protestant. Etait-ce pour des raisons géologiques ?

Pour Paris, il m'est possible de faire référence à Haussmann qui s'est heurté au relief. Quand Napoléon III veut faire à l'emplacement du bois de Boulogne un autre Hyde Park, il était impossible de ne pas tenir compte du relief, les problèmes d'écoulement dans le bois ont obligé les ingénieurs à refaire complètement leurs plans. En géographie urbaine, je le rappelle, il ne faut pas trop faire d'histoire. Il y a des phénomènes géographiques dont on doit tenir compte. Ainsi, la valeur du site de Toulon a été longue à être reconnue. L'histoire est une dimension nécessaire de la géographie.

F. Lépagnol : « Je constate que la géographie avale l'histoire, comme on le voit par l'abondante production éditoriale des géographes. Je constate aussi que les jeunes géographes ne sont pas contraints à l'enseignement car ils ont d'autres débouchés professionnels que l'enseignement. La géographie bouge, l'histoire stagne !

D. Borne : « Le pourcentage de géographes reçus au Capes d'histoire et géographie est faible : autour de 10% actuellement. Il y a un déséquilibre considérable... Je voudrais revenir à Roncayolo géographe avec l'historien Palmade se sont réunis pour créer les Sciences économiques et sociales. La fusion complète devait permettre la naissance d'un nouvel enseignement, celui des SES. Il faut que la géographie reste la géographie et l'histoire. Chaque discipline a ses approches. Dans le secondaire, on n'a jamais fusionné l'HG sauf dans le programme de troisième. La seule chose est que l'histoire va « jusqu'à nos jours » et c'est ainsi que l'histoire a rencontré la géographie. Cela ne veut pas dire que le professeur court après l'actualité mais il prend en compte les événements d'aujourd'hui. Il y a eu de fortes pressions pour obliger à accoler à l'histoire de l'Égypte ancienne la géographie actuelle. C'est simpliste et dangereux. Mais la convergence entre l'histoire du temps présent et la géographie est évidente.

J. Scheibling : « J'insiste sur la nécessité absolue de garder autonome les deux disciplines. Il y a une absolue nécessité de garder une démarche autonome pour le temps présent. Il faut une réelle autonomie des deux disciplines car il y a des risques dans la fusion.

Dans la salle : « Que font les Allemands ? Qu'est-ce qui se passe ailleurs ?

D. Borne : « Sur ce point, la France est une heureuse exception culturelle. En Italie, l'histoire est mariée à la philosophie. En Espagne, elle l'est à la physique. Le seul exemple de mariage est celui qui existe en France.

J. Scheibling : « La revue *Espaces-Temps* a consacré deux fascicules à la question des rapports entre l'histoire et la géographie. Dans ces éditoriaux, on affirme que le couple histoire-géographie a une rente de situation dans l'enseignement secondaire, qu'il aboutit à la multiplication des exercices stériles et à un abâtardissement des deux disciplines. Il y a en France un sorte de complexe devant la géographie anglo-saxonne et, entre autres, devant le modèle britannique. En Grande-Bretagne, la géographie est enseignée comme une matière à option. L'avantage serait d'avoir des élèves motivés. En fait, ces affirmations ne sont nullement prouvées. Il me semble que le mariage des deux disciplines a été et reste très enrichissant.

D. Moreaux : « Revenons à la question initiale. Au Capes, il y a 10% de géographes qualifiés. Dans les années soixante, on était à la parité. Cela veut dire que la géographie est enseignée par les historiens. C'est un handicap. L'histoire est toujours privilégiée par rapport à la géographie. Il y a un énorme déficit de connaissances en géographie. Mais la rente de

situation patriotique du couple H/G est maintenue car le roseau de la géographie a pu croître sous le gros chêne de l'histoire. Mais le chêne fait ombrage ! Autre chose : la place de l'histoire est souvent à revoir dans l'explication pour la compréhension des territoires. Les gens installés sur les fronts de côte ou sur le revers d'une cuesta n'en savaient rien. Ce qui les intéressait, c'était le talus, l'eau des sources.

Enfin, n'oublions pas l'aménagement du territoire. L'histoire n'en est qu'un élément parmi d'autres : le droit, la sociologie. Le rapport H/G s'inverse. La géographie n'est plus uniquement naturelle. Elle fait appel à d'autres matériaux que l'histoire. De plus, les géographes (géo politique ou géo de l'environnement) sont de plus en plus médiatisés.

D. Borne : « La France est le seul pays au monde où la géographie est enseignée du primaire au lycée, y compris en lycée professionnel. Cette situation, la géographie le doit à l'histoire. Mais il est vrai que dans les classes, les inspecteurs constatent un partage au mieux 2/3 - 1/3 au détriment de la géographie. Mais le point commun de ces deux disciplines, c'est le problème de l'enseignement de l'Etat-Nation. Et les difficultés sont plus grandes en géographie qu'en histoire. Que dit-on aux élèves de cinquième sur la Chine ? Que ce pays a été communiste ? Quel est le minimum obligatoire à enseigner, question qui se pose à l'histoire aussi. On ne fait plus l'histoire d'un pays en continu. Ni la géographie d'un Etat européen. De ce fait, il est difficile pour un jeune aujourd'hui de savoir ce qu'est un Etat-Nation.

G. Fumey demande, in fine, à P. Gentelle, géographe de la Chine, comment il s'est lancé avec la publication de CD-rom dans la géographie des villes où la part de l'histoire est considérable. P. Gentelle explique que ses travaux en Asie centrale l'ont poussé à faire naturellement de l'histoire (ex. la mer d'Aral). Puis, il s'intéresse aux villes dans lesquels il a vécu : Berkeley (San Francisco), Pékin, Paris, etc. L'idée est que le CD-rom est un nouveau support qui permet de fournir d'abondants documents iconographiques d'histoire et de géographie sur le même support. N'est-ce pas là un outil qui peut donner à penser le temps dans l'espace simultanément ?

G. Fumey remercie tous les participants à cette soirée, souhaite bonne chance au vieux couple histoire-géographie. Le prochain Café géo consacré à l'eau avec J. Bethemont et Y. Lacoste devrait confirmer ces liens. Et le repas géo indien avec François Durand-Dastès et Véronique Dupont fera sans doute la part belle aux liens avec la colonisation britannique.

Compte rendu : Marc Lohez

Pour en savoir plus :

- (1) Café géo avec F. Durand-Dastès, mai 1999
- [Géopolitique en montagnes \(Revue Hérodote n°107\)](#)
- (2) Sur le dernier ouvrage consacré à Eiffel, voir l'article paru cette semaine, sur le site des Cafés géos de Marc Lohez :
- [Rénovation urbaine, pour qui & contre qui ?](#)
- (3) La culture scolaire en géographie, Café géo à Lyon avec Pascal Clerc (IUFM de Provence),
- [Recul des glaciers : réchauffement climatique ou activités touristiques ?](#)

J. Scheibling, *Qu'est que la géographie*, Hachette, coll. Carré Géographie.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net